

Ruser au quotidien

À propos de *L'invention du quotidien* de Michel de Certeau

Margot Leclair

MOST Université Paris-Dauphine PSL Research University

Il est toujours bon de rappeler qu'il ne faut pas prendre les gens pour des idiots. C'est ainsi que Michel de Certeau résume son propos dans *L'invention du quotidien* (1980). Invention, voire plutôt réinvention. Les écrits de Michel de Certeau nous invitent à réinventer les pratiques quotidiennes, les regarder sous un jour nouveau, comme formes de résistance civile à la culture standardisée sur fond de société de consommation.

Mais avant tout commençons par l'auteur, dont le parcours original mérite attention. Une brève et première recherche (comprendre sur Wikipédia) nous apprend que nous évoquons ici un « *intellectuel jésuite, philosophe et historien français* ». Un approfondissement s'impose mais ne clarifie pas pour autant la recherche. On découvre alors un Michel de Certeau intéressé par l'historiographie, la psychanalyse, la politique, tour à tour sociologue, épistémologue, écrivain, poète même. Son œuvre aborde, entre autres domaines, l'histoire des croyances, la mystique, l'épistémologie des sciences sociales, les pratiques culturelles contemporaines, les nouvelles technologies ou encore la cognition.

Il est ainsi des personnages qui, malgré nos efforts, semblent impossibles à classer. Alors surgit le mot « intellectuel », qui met tout le monde d'accord. Michel de Certeau est de ceux-là. Un auteur inclassable donc, complexe, interdisciplinaire, aux méthodologies originales et revendiquées, et au positionnement théorique toujours singulier. Son œuvre est aussi transversale que déconcertante.

Né en 1925 à Chambéry dans une vieille famille de la noblesse savoyarde, façonné par les traditions d'une éducation stricte et appelé par la vocation religieuse dès l'adolescence, Michel de Certeau voulait devenir missionnaire en Chine. Mais les Jésuites préfèrent l'orienter vers l'étude et l'histoire de la spiritualité. Le déchiffrement de la mystique chrétienne des



XVI^e et XVII^e siècles s'est alors poursuivi tout au long de sa vie, une étude qui aboutira à son ouvrage le plus connu, dont la parution en 1982 a été un événement considérable : *La Fable mystique*.

Outre l'apport de cet auteur dans de nombreuses disciplines, de la théologie à la linguistique, c'est notamment l'approche par les pratiques quotidiennes, en lien avec le fait d'étudier l'habituel, qui interpelle. Le propos ici n'entend pas examiner l'œuvre de Michel de Certeau de manière exhaustive, mais souhaiterait plutôt appréhender quelques concepts de ses derniers travaux. Ce qui motive cet article tient donc à son ouvrage intitulé *L'invention du quotidien*, dans lequel Certeau s'intéresse aux pratiques du détournement que les individus mettent en place, au jour le jour. Moins connu pour ces dernières recherches, celles-ci méritent pourtant d'être présentées.

Le quotidien (ré)inventé

La communication est le mythe central de nos sociétés, nous explique de Certeau. La fabrique de cette communication se dissémine dans le quadrillage de la production commerciale, urbanistique et télévisée. S'il est vrai que partout se développe et se concrétise le quadrillage de cette « surveillance » – particulièrement à l'heure des algorithmes –, il semble d'autant plus essentiel de découvrir comme une société toute entière ne s'y réduit pas. C'est ici que de Certeau intervient, pour mettre en lumière les procédures quotidiennes et minuscules des individus, qui jouent et se jouent des mécanismes de la discipline.

L'invention du quotidien est un essai à multiples pistes, rassemblées autour de ce que Michel de Certeau nomme « *les opérations des usagers, manières ou arts de faire* » (1990, p. XXXV). Son attention se déploie sur les espaces de jeu que les pratiques, subtiles et silencieuses, insinuent au quotidien. C'est par leurs pratiques que les individus s'approprieraient les messages de masse. Cela passe par exemple par l'employé qui « perruque », c'est-à-dire qui récupère du matériel et utilise les machines de son entreprise pour son compte, soustrayant à l'organisation « *du temps en vue d'un travail libre et précisément sans profit* » (*op. cit.*, p. 45). Pour l'ouvrier en usine comme pour l'employé en entreprise, ces ruses et tours sont autant de retournements de pouvoir et de sens. La mise en conformité est déjouée. Selon de Certeau, c'est un phénomène qui se généralise, face à des cadres qui ferment les yeux pour n'en rien savoir. De manière analogique, les exemples de perruque se développent dans les administrations, qu'elles soient fonctionnaires, commerciales ou en usine.

Là où tant d'autres voient subordination et uniformisation, de Certeau va donc chercher le micro-contraste dans la stratification des fonctionnements. Un second niveau, celui de l'appropriation, vient alors s'imbriquer dans le premier, celui de la régulation. Comme il l'explique, « *comme en littérature on différencie des styles ou manières d'écrire, on peut distinguer des "manières de faire" – de marcher, de lire, de produire, de parler, etc...* » (*op. cit.*, p. 51). La consommation s'incarne et par là-même se voit parfois détournée.

Autre exemple, la lecture. Un chapitre entier est lui consacré (« Lire : un braconnage »). Le texte, car approprié, devient habité. Pour de Certeau, c'est le monde du lecteur qui s'immisce dans celui de l'auteur. Sans en sortir bien entendu, mais en y installant de la pluralité et de la créativité. De Certeau détaille un lecteur actif, s'appropriant le sens d'un média parfois totalisant. Le texte ne prend sens qu'à travers son lecteur, que ce texte soit du Zola, un article de *L'équipe*, un manuel de cuisine ou un article

scientifique. Il évolue avec lui et s'ordonne selon des codes de perception absolument personnels. Lire devient une opération, « *l'activité liseuse* » (p. XLIX), qui permet l'entretien d'une scène secrète et personnelle, non soumise à la transparence propre à la technocratie.

La marche est une autre illustration de cette intelligence tacticienne. La ville du poète, du promeneur qui explore, découvre et se perd, n'est pas celle du plan urbain efficace où les trajets sont optimisés. Tout comme un texte, la ville est un espace que les habitants s'approprient et modifient par leur manière de (la) vivre, leur conscience et leurs préférences. Le marcheur sélectionne, passe par un détour et prend un raccourci. Il crée son espace au sein d'un lieu quelquefois géométriquement pensé au préalable par un urbaniste. De même pour l'espace de vie : « *les locataires opèrent une mutation semblable dans l'appartement qu'ils meublent de leurs gestes et de leurs souvenirs* » (*op. cit.*, p. XLIX). La propriété de l'autre est empruntée un moment. Ainsi, de Certeau nous invite à comprendre autrement les lieux qui nous entourent. Pour l'employé en entreprise, pour le marcheur en ville ou pour le lecteur, tout lieu devient espace de pratiques. Les usages rendent la vie soutenable, unique et « *chacun fait son produit à lui, différent, incohérent, superbe* » (Certeau, 1979, p. 26).

De la même manière, les locuteurs introduisent dans la langue les messages de leur langue maternelle et, par l'accent par exemple, leur propre histoire. Michel de Certeau va chercher dans les pratiques de la consommation des traces de la subjectivité qu'aucune nomenclature, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut bâillonner. Il donne ainsi l'exemple d'un maghrébin à Paris qui justifie d'une manière d'habiter (une maison, une langue) propre à sa Kabylie natale, les insérant ainsi dans le système qui lui impose le plan d'un HLM ou la syntaxe du français. L'ordre contraignant du lieu ou de la langue devient pluriel par les usages.

De Certeau nous amène par là à réfléchir sur la part de l'action et son appropriation, dans ce qu'agir veut dire. Bien sûr, la question posée est plutôt celle des modalités pratiques que de l'individu qui en est l'auteur. C'est l'opération davantage que l'auteur qui intéresse de Certeau. Néanmoins, ses conclusions démontrent la capacité de ces auteurs, au quotidien, à contourner une rationalité dominante, qui homogénéise les modes de vie. Le fil rouge est donc une réflexion sur la créativité des pratiques des hommes, de tous les hommes, sur leurs opérations de détournement, instinctives et intuitives : « *les tactiques misent sur une habile utilisation du temps, des occasions qu'il présente et aussi des jeux qu'il introduit dans les fondations d'un pouvoir* » (*op. cit.*, p. 63). De Certeau démontre par là même sa confiance dans les individus qui sont loin d'assimiler sans questionner. C'est l'écart qui est intéressant, entre ce que l'on attend d'eux et ce qu'ils font dans la réalité. Une production secondaire se développe au travers des schémas d'action. C'est en ce sens que la conception de l'agir selon de Certeau devient politique. Les usagers que l'on imagine voués à la passivité deviennent en fait actifs précisément *via* leurs usages. De Certeau signe ici le retour d'une éthique sociopolitique au sein du système économique. L'écriture de la société est à observer dans son opérativité.

De l'idée aux concepts

Ce jeu des arts de faire prend forme chez Michel de Certeau au travers de deux concepts-clés : la stratégie, et la tactique. Duo indissociable, la notion même de pratique fonctionnerait à partir de ces deux pôles opposés.

S'inspirant notamment des écrits de Clausewitz, une division est opérée entre stratégies d'un côté (les actions des producteurs) et tactiques de l'autre (actions des consommateurs). Les stratégies sont imposées par ceux qui détiennent le pouvoir dans le système. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est par exemple construite sur ce modèle stratégique. Les tactiques sont les pratiques des « faibles » et des « dominés », c'est-à-dire précisément ceux qui ne sont ni producteurs ni puissants, mais qui, par leurs usages mêmes, bouleversent la production en se l'appropriant, détournent un système mais sans le quitter : « *la tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance* » (*op. cit.*, p. XLVI).

Les pratiques quotidiennes que sont le fait d'habiter, de circuler, de lire, de parler, ou encore de faire la cuisine, sont autant d'occasions d'illustrer l'ingéniosité des individus. Pour de Certeau, si l'on veut comprendre comment ceux-ci vivent au sein des sociétés

marchandes, caractérisées par la consommation matérielle et symbolique généralisée grâce aux médias, il faut absolument se détacher d'une vision appauvrissante des consommateurs de biens et de sens. Des ressources insoupçonnées se cachent chez les gens ordinaires, dissimulées sous l'illusion de la foule anonyme. La tactique vient alors réhabiliter la pratique. Une culture populaire reprend ici ses droits, s'épanouissant sur le mode du braconnage grâce à des tactiques silencieuses. Michel de Certeau ouvre par là le champ des possibles. De cette activité fourmilière se dessinent les écarts constants par rapport aux normes et aux codes institués.

Cette multitude feutrée n'est toutefois (évidemment) pas homogène. Diversité des chances comme des tactiques suivant la position, l'histoire, la culture. L'espace de critique n'est pas le même chez une dirigeante française, un étudiant étranger ou un jeune ouvrier. En découlent des tactiques fluctuantes, adaptation dans l'adaptation, une insuffisance appelant dès lors un surplus d'invention, d'artifice ou

d'humour. Mais cette tactique n'est pas seulement individuelle, agilité singulière au sein d'un ensemble dissocié. Au contraire, de Certeau souligne l'agilité collective, les « *tours d'artistes et complicités de complices dans le système du cloisonnement* » (*op. cit.*, p. 50). C'est avec la complicité d'autres travailleurs que l'employé réalise des « coups » dans le champ de l'ordre établi. En tant que pratiques de réappropriation, ces tactiques signent l'anti-discipline silencieuse, insaisissables par les statistiques mais observables dans la pratique.

À la notion de tactique il faut alors ajouter celle d'espace. La tactique crée un espace autre, qui coexiste avec la place dominante. Alors qu'une stratégie est communiquée dans une place donnée, la tactique apparaît pour créer de l'espace au sein de cette place. À l'image de l'espace personnel que se ménage l'employé en « perruquant », la tactique n'existe que par l'espace qu'elle occupe dans la place. Elle en est



*Le chat botté, Guggenheim
(12 avril 2016)*

indissociable car elle en émerge, en réaction. Tactique et stratégie se juxtaposent, la première créant de l'espace dans la place que lui assigne la seconde. Ainsi la résistance se veut irrégulière et éphémère, mais jamais éloignée du pouvoir, toujours en son sein. La place est régulée et l'espace pratiqué. En ce sens, la tactique ne peut viser quelque position de pouvoir. Elle est caractérisée par son mouvement constant, par la manipulation d'outils et de systèmes de représentations. Le possible qu'offrent les modes populaires d'actions est fluctuant donc fluide, ambivalent, mobile. Que ce soit dans l'entreprise, la ville ou dans l'activité de lecture, les pratiques identifiées ne sont pas figées. Un mouvement s'installe, imperceptible mais dynamique, érodant peu à peu le système auquel il appartient.

Une œuvre, un contexte

On peut se demander comment l'historien des mystiques en vient à s'intéresser aux tactiques des plus quotidiennes. Il semble alors judicieux de lire cet ouvrage à la lumière de l'histoire intellectuelle des années 1975-1980, contexte de sa réflexion.

Là où les perspectives disciplinaires et normatives dominent, dans la veine de *Surveiller et punir* de Michel Foucault, publié cinq ans auparavant (1975), de Certeau se passionne quant à lui pour les interstices, les marges de manœuvre par lesquelles les individus détournent ce que l'on attend d'eux. Cette volonté de déplacer le cadre d'analyse témoigne d'un optimisme peu commun dans le contexte intellectuel de l'époque, l'« ère du soupçon ». Sur fond de paradigme ultra-critique, Michel de Certeau insiste sur la subversion, mais qui s'opère de l'intérieur et à la base même de la structure. Le public n'est pas réellement dominé, ni les gens si idiots. La platitude sans originalité du quotidien se voit réinventée par l'ingéniosité des individus, cela en devient même poétique. Écrit en 1979, l'ouvrage de Michel de Certeau annonce l'anti-structuralisme des années 1980 et le retour du sujet, que l'on retrouve dans les derniers écrits de Michel Foucault.

Vu sous un autre angle pourtant, de Certeau rejoint le paradigme de l'époque, l'étude des pratiques qui l'intéressent tant, celles qui s'effectuent sur fond de système dominant. C'est en effet au sein du système culturel et de ses outils de contrôle (dépeints notamment par Foucault) que les pratiques tacticiennes s'expriment : « *En somme, il n'y a pas d'issue, reste le fait d'être étranger dedans, mais sans dehors* » (*op. cit.*, p. 30). Les filets de la surveillance sont toujours présents : « *La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère* » (*op. cit.*, p. 60).

Certes les usagers bricolent, mais avec et dans l'économie culturelle dominante. C'est en ce sens seulement qu'ils ont raison des logiques fonctionnelles enfermantes, selon de Certeau. Et c'est cette autre voie qui prélude au tournant pragmatique que prendront les sciences sociales en France, dans les années 1980.

Lui-même braconnier, d'un univers scientifique à l'autre

Ce qui frappe chez de Certeau, c'est une pensée qui tout entière invite, par ses ouvertures thématiques, à poursuivre cette même expérience de braconnage dans l'existence. Sa démarche d'homme se calque sur sa pensée. Et *vice versa*.

Au travers de son travail sur l'autre, de Certeau évite toute appartenance ou assignation et poursuit son chemin singulier au sein de l'institution, qu'elle soit universitaire ou jésuite. Promeneur et preneur au sein de multiples disciplines, l'héritage de Michel

de Certeau traverse les domaines si bien que l'on peine à trouver le fil rouge. Son œuvre semble s'appuyer sur plusieurs notions, qui circulent de façon proche dans des domaines différents : l'altérité revient souvent, le rapport à la norme également, au détriment d'une vision essentialiste des pratiques culturelles.

Dans l'espace scientifique prédominant, il se distingue ainsi par son éclectisme. Tout semble converger vers cette tactique, si étroitement liée à sa propre action. « *Anti-Bentham, Michel de Certeau nous dit que l'histoire est un art de la fugue et que l'invention du quotidien peut être celle de nos libertés* » (Perrot, 1988, p. 121). Valorisant l'écart, et pour les autres et pour lui-même, de Certeau se situe dans un espace à lui, inventant sa recherche à l'instar du quotidien. Il dépeint l'histoire des individus comme s'il s'agissait de la sienne.

Chemins pluriels

Le chercheur s'intéressant aux organisations ne peut que souscrire à de telles analyses et souligner combien l'histoire des organisations nous offre de nombreux exemples, une fois les chemins de traverse de Michel de Certeau empruntés. Son propos apparaît véritablement actuel, dévoilant des consommateurs avisés et poètes au sein de réseaux de communication toujours plus intenses et centraux. Il remet en lumière le dynamisme d'une société civile dont on se désole trop souvent, oubliant son inventivité, du printemps arabe à WikiLeaks en passant par toutes les économies informelles. Les deux tomes de *L'invention du quotidien* ouvrent la perspective d'une science pratique alternative centrée sur l'ingéniosité des gens dans leur ordinaire. L'analyse des pratiques peut s'aborder sous cet angle, avec des implications évidentes pour la théorie des organisations. Avec clairvoyance, de Certeau propose ainsi un trait commun de réinvention sociale, et son geste en devient politique. Le détail qu'il instille se veut rappel d'une lutte de la foule pour revendiquer et s'approprier, jusqu'à libérer les esprits. Subtilement, il change ainsi la direction que prend la structure où pourtant vu d'en haut, rien ne bouge.

Ces arts de faire contre la norme industrielle, mais aussi des institutions, nous réapprennent l'aspiration. Par rapport au système scientifique dont les règles sont établies, Michel de Certeau nous invite, aux dernières lignes de son ouvrage, à « perruquer ». Dans le monde de la recherche, où l'exigence du savoir semble bien ordonnée, critères et classements alignés, ne pas couler ses idées dans le moule général mais plutôt explorer : « *Subvertir ainsi la loi qui, dans l'usine scientifique, met le travail au service de la machine et d'une même logique, annihile progressivement l'exigence de créer et l'obligation de donner* ». (*op. cit.*, p. 48) ■

Références

- Certeau Michel (de) (1979) "Pratiques quotidiennes", in Pujol Geneviève & Labourie Raymond [eds], *Les cultures populaires*, Toulouse, Privat, pp. 23-29.
- Certeau Michel (de) (1982) *La fable mystique (XVI^e et XVII^e siècle) tome I*, Paris, Gallimard.
- Certeau Michel (de) (1982) *La fable mystique (XVI^e et XVII^e siècle) tome II*, Paris, Gallimard.
- Certeau Michel (de) (1990) *L'invention du quotidien, tome I, Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Certeau Michel (de), Giard Luce & Mayol Pierre (1994) *L'invention du quotidien, tome II, Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard.
- Foucault Michel (1975) *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Perrot Michelle (1988) "Mille manières de braconner", *Le Débat*, n° 49, pp. 117-121.